

POURQUOI SOCRATE ÉTAIT CONTRE L'USAGE DE L'ÉCRITURE ?

Vous souvenez-vous de ces interminables séances de dissertation ou de commentaire de texte au lycée ? De ce professeur de français — un peu trop passionné, zélé — qui vous demandait d'analyser un poème de Baudelaire ou un extrait de Camus comme s'il s'agissait d'une énigme à décrypter au scalpel ?

Je suis sûr qu'il vous est sans doute déjà arrivé, au cours de ces exercices, de vous demander si l'interprétation que cet enseignant vous proposait de tel texte de Baudelaire, Proust, Gracq, Huysmans — ou l'interprétation qu'il attendait de vous — n'était pas complètement tirée par les cheveux. Comme s'il s'était acharné à faire dire au texte tout l'inverse de ce qu'il exprimait clairement.

Cette impression que vous avez eu — ce malaise devant l'écrit, devant une certaine manière de lire les textes, eh bien, il n'est peut-être pas si éloigné de ce que pensait Socrate vis-à-vis de l'écriture.

Socrate contre l'écriture

Vous le savez, Socrate n'a rien écrit. Pas une ligne. Tout ce que nous savons de lui nous vient de ses disciples, notamment Platon, qui l'a immortalisé dans ses dialogues.

Mais pourquoi ce silence ? Pourquoi ce philosophe, considéré comme le père de la philosophie occidentale, refusait-il de coucher ses pensées sur un support aussi utile que l'écriture ?

La réponse se trouve justement dans un texte de Platon, dans le dialogue *Phèdre*.

Dans ce dialogue, Socrate y raconte un mythe : celui du dieu égyptien Thot, inventeur de l'écriture, venu présenter sa création au roi Thamous comme un remède à l'oubli.

Mais le roi Thamous, loin de s'enthousiasmer, répond avec méfiance. Selon lui, l'écriture n'est pas un remède, mais un poison : elle ne crée pas la mémoire, elle engendre l'oubli. Elle donne aux hommes l'illusion du savoir sans leur offrir la vraie connaissance.

1^{ère} Raison : Les écrits sont muets

L'un des griefs majeurs que Socrate formule donc — à travers Thamous — est le mutisme des écrits. Un texte ne peut ni se défendre ni s'expliquer. Il est figé.

Contrairement à un dialogue vivant, dans lequel on peut interroger l'auteur, l'inviter à reformuler, nuancer son propos, le texte écrit ne répond pas. De sorte qu'il peut être mal lu, mal compris, et surtout — comme dans nos souvenirs de lycée — interprété de mille et une manières différentes.

Ce que Socrate redoutait, au fond, c'était cette perte de souveraineté de l'auteur. Car une fois le texte livré au monde, il n'appartient plus tout à fait à celui qui l'a écrit : le lecteur projette, extrapole, imagine ce que l'auteur aurait voulu dire. Mais que peut-on vraiment savoir, une fois celui-ci disparu ? Que reste-t-il de sa pensée, de ses hésitations, de ses silences ?

L'auteur n'est alors plus là pour se défendre, pour corriger les contresens, dénoncer les récupérations idéologiques, contester les simplifications abusives ou se prémunir contre les lectures de mauvaise foi.

Il n'y a qu'à voir comment certains penseurs ont été trahis par ceux qui prétendaient les suivre.

À son gendre qui exposait la vision du marxisme de certains partis politiques ouvriers, Karl Marx lui-même aurait rétorqué : « Si c'est cela le marxisme, ce qui est sûr c'est que moi, je ne suis pas marxiste », marquant sa volonté de se démarquer de prendre ses distances avec la lecture réductrice certains de ses "amis".

Qui d'entre nous n'a déjà éprouvé ce sentiment face à certains textes religieux ? Leur plurivocité, leur caractère sacré et intemporel ont permis — ou plutôt, risqué — une infinité d'interprétations, souvent divergentes, parfois antagonistes. Certaines lectures, érigées en vérités exclusives, ont engendré des fractures durables, voire des violences, du fanatisme, des guerres. C'est là, peut-être, le paradoxe de l'écrit : il survit à l'auteur, mais parfois au prix de sa trahison.

Et je ne vous parle même pas du succès ahurissant de certaines citations apocryphes, approximatives ou totalement fausses qui circulent sur les réseaux sociaux : des phrases sorties de leur contexte, simplifiées à l'extrême, parfois même inventées de toutes pièces.

Il suffit qu'un propos soit percutant, bien tourné, et accompagné du nom d'un penseur célèbre pour qu'il devienne viral. De sorte qu'aujourd'hui, on fait dire tout et n'importe quoi à des personnalités comme Einstein, Socrate, Nietzsche, Confucius...

Deuxième raison : L'autre critique majeure de Socrate concerne la mémoire et la sagesse.

L'autre grief que Socrate formule à l'encontre de l'écriture, c'est que cette dernière va non seulement rendre les gens paresseux, mais en plus, elle leur donnera une illusion de "sagesse".

Ainsi, au lieu de faire l'effort de se souvenir par eux-mêmes, ils se fieront à des signes extérieurs (les écrits).

Pour Socrate, la vraie mémoire est un processus interne, un effort personnel de remémoration. L'écriture ne serait qu'un "aide-mémoire" (hypomnêsis), et non un moyen de fortifier la mémoire elle-même. C'est comme si on donnait une béquille à quelqu'un au lieu de l'aider à muscler ses jambes.

L'illusion de la sagesse (sophia) : Socrate craint également que l'écriture ne confère qu'une apparence de savoir. Les individus qui auront "beaucoup appris dans les livres" sans un enseignement oral et interactif (un "enseignement véritable") auront l'impression d'être savants. Cependant, cette connaissance sera superficielle, dénuée de jugement et de compréhension profonde. Ils seront gonflés d'un faux savoir, ce qui les rendra "insupportables" car ils auront l'air intelligents sans l'être réellement.

Pour Socrate, la vraie sagesse s'acquiert par le dialogue (dimension dialectique), la remise en question, l'échange d'idées vivantes, et non par la simple accumulation d'informations écrites.

En somme, Socrate voyait donc l'écriture comme une technologie qui, paradoxalement, allait affaiblir les facultés intellectuelles humaines en les déchargeant de l'effort nécessaire à la mémorisation et à la compréhension véritable.